

AU CHIC RESTO POP

Entrevue réalisée par Pierre Simard

MARIE-JEANNE THERRIEN A PARTICIPÉ AU TOURNAGE DU FILM DE TAHANI RACHED, AU CHIC RESTO POP. PIERRE SIMARD L'A RENCONTRÉE POUR QU'ELLE NOUS PARLE DE CE QUE CETTE EXPÉRIENCE LUI A APPORTÉ, AINSI QUE DE SON TRAVAIL AU RESTO POP ET DE SON PASSAGE AU TOUR DE LIRE.

P. — C'est Tahani Rached qui a demandé à l'équipe du Resto pop si ça lui tentait de participer au film?

M. — Elle est arrivée, elle faisait un film sur le monde qui ont de la difficulté, des gens sur le Bien-être social. Elle voulait montrer au monde que même si on a de la difficulté, il y a de la place où tu peux travailler pareil, tu peux réussir, pas toujours brailler sur ton sort.

P. — Quand on t'a demandé de participer à un film, étais-tu énervée?

M. — Je comprends donc. Elle me demandait: «Ça te tenterait-tu de participer? On va filmer et toi, voudrais-tu chanter, faire ça en chanson?»

P. — Est-ce que c'est parce qu'elle t'avait entendue chanter et qu'elle trouvait que t'avais une belle voix?

M. — Non, non, non ! C'est parce que c'est vivant au Resto pop. Même s'il y avait pas eu de musique, ça aurait été pareil. Sauf qu'avec la musique, ça montrait vraiment la réalité. Tu vas dire, c'est nos chansons, c'est nos affaires, sauf que là, il y a pas de film, pas de caméra et il y a de la musique pareil. Il y a la radio qui joue. Partout où tu travailles, c'est juste les machines que t'entends, c'est juste les papiers... Je suis pas capable de vivre là-dedans. Au Resto tu vis, tu respirez,



t'es pas étouffée par la machinerie.

P. — Participer au film, ça te demandait beaucoup de répétitions, d'heures de travail?

M. — Au début, ils nous filmaient quand on travaillait. Après, pour faire la chanson, c'était à l'extérieur, à la fin de l'ouvrage, les fins de semaine de temps en temps.

P. — Est-ce que ça t'a demandé beaucoup d'ouvrage?

M. — Non, quand t'aimes ça, tu te fatigues pas. En dernier, tu pouvais te tanner parce que tu répètes tout le temps la même chose. Mais il faut bien que tu saches les paroles. Tu peux pas faire une chanson si tu connais pas les paroles. Moi, le pire c'est que j'en ai fait deux. J'en avais commencé une. J'ai dit à Steve, après avoir demandé leur avis à d'autres, j'ai pas le goût que le monde parte à brailler sur la pauvre petite fille qui fait pitié et qu'ils s'écoeuvent en écoutant la chanson. Moi je l'aime bien ma chanson, mais

me semble que ça devrait être plus vivant. C'était style «Country-western», mais c'était une chanson triste.

J'ai repris les paroles, la plupart mais pas toutes, parce qu'avec la musique ça faisait pas. Fallait que ça aille plus vite, il y a des mots que je pouvais pas, il a été obligé de les changer.

P. — Qu'est-ce qui était le plus important dans cette expérience, ton plus beau souvenir?

M. — C'est que Tahani avait quelque chose en dedans d'elle, elle avait même pas besoin de le dire, ça se sentait : «Ça va aller bien, fais-toi en pas, reste naturelle...» C'était calme. C'était une femme nerveuse avant le tournage du film mais pendant, elle était tellement calme que ça te rassurait. Des fois, je disais des affaires comme t'as vu à la table à un moment donné, on m'a vu et je disais: «ben, moi je m'en vais»...

P. — Ton plus beau souvenir, c'est de t'être sentie épaulée?

M. — Épaulée, parce qu'on est toutes comme frères et soeurs. En réalité, tu t'encourages mutuellement, une faisait sa chanson, on était là, l'autre faisait sa chanson, on était là.

P. — Il y avait une grande solidarité?

M. — Tout le temps. On s'est tout le temps tenu. Moi de ma part, j'ai senti ça.

P. — Qu'est-ce au tu as appris sur toi?

M. — C'est de ne pas dire que je ne suis pas capable. Je suis capable. Philippe, mon boss, me disait toujours ça: «Dis pas ça que t'es pas capable. Dis pas que tu vas essayer, dis que tu vas le faire, parce que tu veux réussir et

que tu vas l'avoir. C'est très rare qu'une personne qui veut réussir échoue.»

P. — Est-ce que tes enfants ont vu le film?

M. — Oui.

P. — Qu'est-ce qu'ils ont dit?

M. — «Tes super bonne maman, t'es belle, t'es vraie, on t'aime, continue...» J'étais bien contente.

P. — Comment les participants du Tour de lire voyaient ton projet?

M. — Ils aimaient ça parce qu'ils me posaient plein de questions: si j'aimais ça, si c'était fatigant...

P. — Ça piquait leur curiosité...

M. — Oui, c'est normal; ils savaient qu'ils étaient pour venir au Tour de lire, ils voulaient savoir comment c'était. J'ai dit, «sur le coup c'est plus impressionnant que d'autre chose parce que t'as les gros spots et tout ça. À part de ça, tu t'habitues, c'est comme un professeur; sur le coup t'es nerveux, tu sais pas comment réagir, tu sais pas trop comment lui demander des questions. Un coup que t'es habitué au professeur, c'est correct. Là, c'est la même chose, tu t'habitues.»

P. — Est-ce que ça te manque?

M. — On a un grand, grand bout de chemin qu'on a fait avant qu'ils filment. C'est pas arrivé avec les caméras toute suite de même. On a vu les cameramen comme Jacques Leduc, qui venaient faire leur tour, parce que sur le coup, ils ne nous connaissaient pas; c'est toujours stressant travailler avec une personne que tu connais pas. Ça a fait comme familier, c'était du monde qu'on connaissait, ça faisait comme un bout de temps, au moins six mois si c'est pas plus, qu'on se fréquentait, qu'on se voyait de temps en temps comme ça; ils venaient au Resto faire leur tour, c'était comme des amis de longue date. C'était moins difficile.

P. — Mais pour le Tour de lire, est-ce que ça te manque de ne plus y retourner?

M. — Oui.

P. — Pourquoi?

M. — Parce que pour moi, de ma part à moi, c'était la seule place où j'me sentais bien, où je pouvais apprendre, prendre le temps d'apprendre aussi. C'est pour ça que le Tour de lire, j'étais bien là, je me sentais bien. Ils prennent le temps avec moi. C'est pas donné à tout le monde d'avoir la patience. Le Tour de lire et je suis pas mal sûre, les autres groupes comme ça, ils prennent le temps de t'écouter.

P. — Qu'est-ce qui a été le plus dur dans les quatre dernières années, maintenant que tu t'en es sortie?

M. — Ma plus grande peur, c'était de m'en aller du Resto pop; là je me sentais bien, acceptée, pas humiliée, repoussée de la société, je vivais. Je vis quand je suis là.

P. — C'est une job permanente?

M. — Oui, ma plus grande peur c'était de partir du Resto. Quand j'étais sur le Bien-être social, la première année, j'ai eu vraiment peur parce que je me perfectionnais de plus en plus, même encore aujourd'hui j'ai pas fini d'apprendre, j'ai plein de choses à apprendre encore. Je me sentais bien parce qu'ils te laissent la chance de te reprendre et d'accomplir plein d'affaires.

P. — Penses-tu que le fait d'avoir amélioré ton écriture et ta lecture a joué dans la confiance que tu as au Resto pour ta job?

M. — Oui, je sais lire, je sais écrire. Je suis pas capable d'aller vite, vite, vite comme un autre, mais sans ça, je serais pas capable, je lirais pas, je bafouillerais. Je suis capable de lire les mots comme du monde, avant je les lisais mal parce que c'était des mots qui se ressemblaient et tu veux tellement lire vite que tu inverses les mots, les syllabes. Le mot prend un autre sens, c'était plus difficile. Ou bien, je savais pas comment l'écrire, c'est bien plus gênant. Pour moi, ce côté-là a été moins pire parce que j'étais déjà au

Resto et les boss savaient que j'avais de la difficulté. Je savais lire, je savais écrire mais j'étais honnête, ça je suis capable, mais j'avais de la misère. Ils ont dit que c'était pas grave, qu'avec le temps j'allais m'habituer, m'améliorer. De toute façon, les premiers temps, ils avaient fait des listes de légumes, c'était déjà dactylographié. Tout ce qu'on avait à faire, c'était d'écrire les quantités, les chiffres. Fallait que tu lises par exemple pour savoir où tu t'en allais. Il y avait des mots avec lesquels j'avais plus de misère: brocoli, zucchini, panet, asperges. Je connaissais pas ça. Maintenant, je connais un fruit fait comme une étoile quand tu le coupes, c'est beau.

Ça m'a aidé, j'écris, j'écris plus vite. On me l'a fait remarquer. Je prends un peu de temps encore mais là, j'ai atteint mon rythme normal.

P. — Tu disais dans ta chanson que t'avais réalisé plein de projets, tu disais que t'avais une job, que t'avais moins de misère à lire et écrire, que tu voyais tes enfants. Tes projets pour l'avenir, ça serait quoi?

M. — Je participe à une chorale, je continue dans la chanson, je dis pas que je vais être une chanteuse et que je vais aller à la T.V., mais pour mon plaisir, j'aime chanter, je me fais des activités.

Et j'ai ma fille qui s'en vient au mois de juin, c'est dans pas grand temps. Peut-être qu'elle va s'en venir au mois de mai. On a un mois d'essai pour savoir si elle va continuer avec moi.

P. — Te considères-tu comme une femme heureuse?

M. — Oui, tout ce que je demandais au Bon Dieu, c'est d'avoir un emploi à l'année et d'avoir mes enfants avec moi un jour; et je l'ai réussi. Pour moi c'est ça, c'est pas la richesse, la richesse a pas d'importance.